

1492 VS 1892

nocturne ; ils se rasurèrent peu à peu ; sans doute, ils avaient eu raison de penser que la mauvaise fée avait rétracté sa prophétie. Le lendemain des noces, ils entrèrent sans trop d'inquiétude dans la salle du trône, où les nouveaux époux ne tarderaient pas, selon la coutume, à venir s'agenouiller sous la bénédiction royale et paternelle.

La porte s'ouvrit.

— Ma fille ! s'écria le roi avec horreur.

— Isoline ! gémit la mère.

— Non plus votre fille, mais votre fils, mon père ! non plus Isoline, mais Isolin, ma mère !

Et en parlant ainsi, le nouveau prince charmant, fier, l'épée au côté, retroussait sa moustache avec un air de défi.

— Tout est perdu ! disait le roi.

— Hélas ! disait la reine.

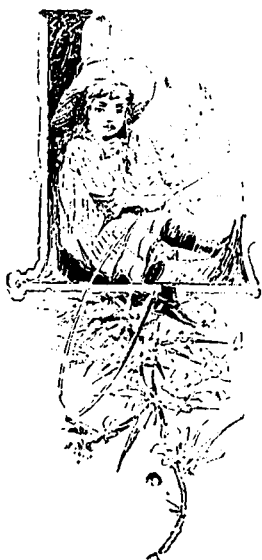
Mais Isolin, se tournant vers la porte, et la voix adoucie :

— Allons, venez, dit-il, ma chère Diamantine ! Pourquoi tremblez-vous ainsi ? Je vous en voudrais de votre rougeur, si elle ne vous faisait plus belle.

Car, en même temps que la princesse était devenue garçon, le prince était devenu fille ; c'est ainsi que, grâce à la bonne fée Urgèle, fut déçue la vengeance de la méchante fée !

CATULLE MENDÈS

UNE VENGEANCE



ORSQUE la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant sa mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait.

Un jour, les Prussiens arrivèrent. On les distribua aux habitants, selon la fortune et les ressources de chacun. La vieille, qu'on savait riche, en eut quatre.

C'étaient quatre gros garçons à la chair blonde, à la barbe

blonde, aux yeux bleus, demeurés gras malgré les fatigues qu'ils avaient endurées déjà, et bons enfants, bien qu'en pays conquis. Seuls chez cette femme âgée, ils se montrèrent pleins de prévenances pour elle, lui épargnant, autant qu'ils le pouvaient, des fatigues et des dépenses. On les voyait tous les quatre faire leur toilette autour du puits, le matin, en manches de chemise, mouillant à grande eau, dans le jour cru des neiges, leur chair blanche et rose d'hommes du Nord, tandis que la mère Sauvage allait et venait, préparant la soupe. Puis on les voyait nettoyer la cuisine, frotter les carreaux, casser du bois, épécher les pommes de terre, laver le linge, accomplir toutes les besognes de la maison, comme quatre bons fils autour de leur mère.

Mais elle pensait sans cesse au sien, la vieille, à son grand maigre au nez crochu, aux yeux bruns, à la forte moustache qui faisait sur sa lèvre un bourrelet de poils noirs. Elle demandait

chaque jour, à chacun des soldats installés à son foyer :

— Savez-vous où est parti le régiment français, 23^e de marche ? Mon garçon est dedans

Ils répondaient :

— Non, bas su, bas savoir du tout.

Et, comprenant sa peine et ses inquiétudes, ceux qui avaient des mères là-bas, ils lui rendaient mille petits soins.

Or, un matin, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut, au loin, dans la plaine, un homme qui venait versademeure. Bientôt elle le reconnut, c'était le piéton chargé de distribuer les lettres. Il lui remit un papier plié, et elle tira de son étui les lunettes dont elle se servait pour coudre ; puis elle lut :

" Madame Sauvage,

" La présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon, Victor, a été tué hier par un boulet qui l'a censément coupé en deux parts. J'étais tout près, vu que nous nous trouvions côte à côte dans la compagnie, et qu'il me parlait de vous pour vous prévenir au jour même s'il lui arrivait malheur.

" J'ai pris, dans sa poche, sa montre pour vous la reporter quand la guerre sera finie.

" CÉZAIRE RIVOT,

" Soldat de 2^e classe au 23^e de marche."

La lettre était datée de trois semaines.

Elle ne pleurait point. Elle demeurait immobile, tellement saisie, hébétée, qu'elle ne souffrait même pas encore. Elle pensait : " V'là Victor qu'est tué." Puis, peu à peu, les larmes montèrent à ses yeux, et la douleur envahit son cœur. Les idées lui venaient une à une, affreuses, torturantes. Elle ne l'embrasserait plus, son enfant, son grand, plus jamais ! Les gendarmes avaient tué le père, les Prussiens avaient tué le fils. Il avait été coupé en deux par un boulet. Et il lui semblait qu'elle voyait la chose, la chose horrible : la tête tombant, les yeux ouverts, tandis qu'il mâchait le coin de sa grosse moustache, comme il faisait aux heures de colère.

Mais elle entendit un bruit de voix. C'étaient les Prussiens qui revenaient du village. Elle cacha bien vite la lettre dans sa poche et elle les reçut tranquillement, avec sa figure ordinaire, ayant eu le temps de bien essuyer ses yeux.



Christophe Colomb. — Hein ! On traverse en 5 jours ! Si j'avais eu des steamers comme cela, je ne suis pas où je me serais arrêté !

Ils riaient tous les quatre, enchantés, car ils rapportaient un beau lapin, volé sans doute, et ils faisaient signe à la vieille qu'on allait manger quelque chose de bon.

Une fois la bête morte, elle fit sortir le corps rouge de la peau ; mais la vue du sang qu'elle maniait, qui lui couvrait les mains, du sang tiède qu'elle sentait se refroidir et se coaguler, la faisait trembler de la tête aux pieds ; et elle voyait toujours son grand coupé en deux, et tout rouge aussi, comme cet animal encore palpitant.

Elle se mit à table avec ses Prussiens, mais elle ne put manger, pas même une bouchée. Ils dévorèrent le lapin sans s'occuper d'elle. Elle les regardait de côté, sans parler, mûrissait une idée, et le visage tellement impassible qu'ils ne s'aperçurent de rien.

Tout à coup elle demanda :

— Je ne sais seulement point vos noms, et v'là un mois que nous sommes ensemble.

Ils comprirent, non sans peine, ce qu'elle voulait et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas ; elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue, puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par-dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils.

Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes :

— J'vas travailler pour vous.

Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.

Ils s'étonnèrent de cette besogne ; elle leur expliqua qu'ils auraient moins froid, et ils l'aiderent. Ils entassaient les bottes jusqu'au toit de paille ; et ils se firent ainsi une sorte de grande chambre avec quatre murs de fourrage, chaude et parfumée, où ils dormiraient à merveille.

Au dîner, un d'eux s'inquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait point encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis, elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs.

Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva

ÉTUDES DE PHYSIONOMIE



I
Avec : cons jamais...



II
observer un dudu...



III
roulant...



IV
une cigarette ?